

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

ORGANE DE L'ARCHEVÊCHÉ ET DE TOUTE LA PROVINCE
ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-BONIFACE

REVUE COMPRENANT DOUZE PAGES, PUBLIÉE LE 1ER ET LE 15 DE CHAQUE MOIS
Abonnement : Canada \$1.00 par an. Etats-Unis, \$1.25. Etranger, 7 francs.

VOL. X

15 JUILLET 1911

No. 14

Ce numéro contient vingt pages.

SOMMAIRE—La célébration de la Saint-Jean-Baptiste et le couronnement de Georges V—Feu S. G. Mgr Denis O'Connor, C. S. B.—S. G. Mgr Bourre et le *Tablet*.—Romans immoraux et d'aventures—Mouvement ecclésiastique—Ding ! Dang ! Dong !—R. I. P.

LA CELEBRATION DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

ET LE COURONNEMENT DE GEORGES V.

Comme nous l'avons annoncé dans notre dernière livraison, on a fait coïncider cette année à Saint-Boniface la célébration de la fête nationale avec celle du couronnement de Sa Majesté Georges V, roi d'Angleterre. Cette double célébration a été très imposante. Nous voulons en donner le compte-rendu et faire ressortir les leçons pratiques qui s'en dégagent. La Société Saint-Jean-Baptiste, comme nous l'avons déjà dit, commémorait le quarantième anniversaire de sa fondation. Nous ne pouvons, faute d'espace, retracer ici l'histoire de cette fondation ni redire les services qu'elle a rendus à la nationalité pendant ses quarante années d'existence, mais nous sommes heureux de renvoyer nos lecteurs à l'intéressante série d'articles que publie dans le *Manitoba* une plume consciencieuse et patriotique. Hommes et choses y revivent et entrent ainsi de plain pied dans l'histoire. Nul doute que l'auteur ne s'arrêtera pas avant que le monument des quatre décades ne soit complètement dressé. Ce monument constituera un phare lumineux qui éclairera l'avenir de la Société, en même temps qu'il fera briller d'un vif éclat les noms de nos gloires manitobaines et rappellera aux fils le sentier battu par leurs pères. Et quand la série sera terminée, nous formulons le vœu que la Société réunisse en faisceau ces pages éparses, les fasse réimprimer en plaquette et les distribue dans nos familles. Ce sera un acte de haut patriotisme et d'une portée beaucoup plus efficace pour le bien que les discours de la fête nationale, qu'on s'accorde à reconnaître comme absolument insuffisants

à la réalisation des aspirations qu'ils expriment. *Verba volant, scripta manent*. Le discours est le clou qu'un orateur enfonce à grands coups de marteau, mais la lecture faite dans le calme du foyer est la vis qui pénètre lentement et combien plus sûrement. La vis ne s'arrachera plus, tandis que tôt ou tard, et plutôt tôt que tard, le clou risque d'être rompu ou enlevé. C'est un fait d'ordre psychologique. Voilà pourquoi la presse. — sous ses diverses formes: livre, tract, journal, — est devenue de nos jours une si grande puissance et l'auxiliaire indispensable de la parole parlée, soit que cette parole tombe de la chaire sacrée, soit qu'elle soit proférée au milieu de l'enthousiasme de nos célébrations nationales.

Les diverses Associations métisse, française et belge avaient cordialement répondu à l'invitation de la Société Saint-Jean-Baptiste et à 9½ h., malgré la pluie du matin, elles étaient toutes rangées en face de l'hôtel-de-ville, en colonnes nombreuses et drapeaux en tête. La procession s'achemina vers la demeure de l'honorable Juge J.-E.-P. Prendergast, président de la Saint-Jean-Baptiste, et de là défila vers l'archevêché pour faire escorte à S. G. Mgr l'Archevêque qui, accompagné d'un nombreux clergé, se rendit processionnellement à la cathédrale. Un enfant de cinq ans, fils de M. le maire J.-A.-F. Bleau, représentait gracieusement le précurseur du Christ et le patron de la nationalité canadienne-française. Nous tenons à souligner de nouveau cette union de tous les citoyens de foi catholique et de langue française et à réitérer le vœu que les liens noués en cette circonstance se resserrent chaque jour davantage. Ce sera tout gain pour chacun des groupes, car l'union fait la force. Que chaque nationalité conserve avec un soin jaloux ses traditions et ses aspirations propres, que les Métis demeurent Métis, que les Français de France gardent ce qu'ils ont à cœur de conserver, que les fils de la catholique Belgique unissent le culte du parler flamand à celui du parler français, mais que tous sachent se donner la main et s'entendre sur le terrain commun de la foi catholique et de la langue française. Nos frères d'Europe ont tout intérêt à s'unir à nous qui sommes le nombre et détenons l'influence, et nous, nous ne devons rien négliger pour nous concilier le précieux appoint que nous apportent ces frères d'outre-mer. Qu'il soit bien compris cependant que les conditions de l'entente préconisée sont la pratique de la foi catholique et le culte des intérêts français. Les sectaires, qui ont la langue française sur les lèvres et la haine de la foi catholique dans le cœur, ne sauraient s'allier à nous. Nous ne voulons rien avoir de commun avec eux. Quant à ceux à qui l'école neutre ou impie n'a pas révélé la grandeur de leur baptême ni appris les saintes obligations qui en découlent, ou qui les ayant connues les ont pratiquement oubliées, nous les invitons à venir à nous et à rallumer la mèche de la foi qui fume encore dans l'intime de leur âme. Leur contact avec nous ne saurait exercer sur eux que la plus salutaire influence.

* * *

Une grand'messe pontificale fut chantée en l'honneur de la Saint-Jean-Baptiste par S. G. Mgr l'Archevêque. M. l'abbé Hermas Langevin, curé d'Hochelaga, remplissait les fonctions de prêtre assistant. Les diacres d'honneur étaient les RR. PP. Prisque Magnan, o. m. i., et Joseph Blain, s. j., et les diacres d'office MM. les abbés Arthur Béliveau, d. d., et Joseph Prud'homme, d. d. Les dignitaires de la Saint-Jean-Baptiste et les représentants des sociétés sœurs occupaient des sièges d'honneur. Après l'évangile, Mgr F.-A. Dugas, p. a., v. g., et chapelain de la Société, monta en chaire et prononça un éloquent sermon. Il commença par rappeler que N. S. P. le Pape Pie X avait, le 28 février 1908, proclamé "saint Jean-Baptiste patron spécial auprès de Dieu des fidèles franco-canadiens, tant de ceux qui sont au Canada que de ceux qui vivent sur une terre étrangère," confirmant ainsi de son autorité apostolique un culte qui remonte au berceau de la colonie française. Il passa ensuite en revue et montra en de vastes tableaux, remplis de noms glorieux et de statistiques précises, ce que notre race a accompli dans le passé sur cette terre du Canada, ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle sera demain. Rappelant le mot de Joseph de Maistre, le prédicateur démontra que seules les institutions appuyées sur l'idée religieuse possèdent le caractère de la stabilité et que les autres ne font que passer. Une institution n'est vraiment forte et durable qu'en autant qu'elle participe à la force de Dieu, qu'elle est en quelque sorte divinisée. De tous temps la paroisse a été le rempart de notre foi et de notre nationalité et elle continuera de l'être. C'est la force par excellence. La paroisse nationale, c'est-à-dire catholique et française, est pour le canadien-français tant du Canada que des Etats-Unis la véritable cellule religieuse et sociale. Les mains maladroites qui y portent atteinte font l'office du fer meurtrier qui s'attaque aux chairs vives. Je regrette de voir dans beaucoup de paroisses de nos villes les messes basses se multiplier et favoriser l'abandon de la vraie messe paroissiale avec son instruction bienfaisante. Je regrette de voir des familles catholiques n'ayant pas un pied à terre dans l'église paroissiale, n'ayant pas ce qui fait qu'on y est chez soi, savoir le banc de famille, plein de poésie et de souvenirs. Celui qui met de côté la grand'messe paroissiale met de côté toute la poésie religieuse du dimanche. Comment ne pas admirer la majesté de notre chant grégorien ? Qui n'est pas ravi d'entendre un *Kyrie*, un *Credo*, une préface dans nos jours de fête ? Qu'il fait bon se trouver sous un même toit avec son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, ses parents, ses concitoyens. On conviendra qu'un semblable repos vaut mieux, sous tous rapports, que les plaisirs et les repos mondains dont la société de nos jours est si friande. Aimez la belle messe paroissiale. Aimez cette efficace institution de l'Eglise qui s'appelle la paroisse : c'est la sauvegarde de votre nationalité.

“ Je ne m'étonne pas, Monseigneur, de vous voir mettre dans la création et le maintien des paroisses une véritable passion. Vous en connaissez la force, la puissance et l'efficacité. Aussi quand la patrie reconnaissante voudra savoir ce que vous avez fait pour elle, elle comptera d'abord les paroisses nombreuses que vous avez formées et elle pourra, sans aller plus loin, vous dire avec le grand pape Pie X: “ *Bene laborasti*. Vous avez bien travaillé.”

* * *

A l'issue de la messe, S. G. Mgr l'Archevêque entonna un *Te Deum* solennel en l'honneur de l'heureux événement du couronnement de Sa Majesté Georges V. Tous les fidèles s'unirent de cœur et d'âme au pontife et les voûtes de la cathédrale retentirent des accents les plus vibrants et les plus sincères. C'était une affirmation nouvelle et cordiale de la loyauté catholique et canadienne-française à la couronne britannique.

Après ce chant, suivi du *Domine fac salvum Regem* et des oraisons d'usage pour le Roi et la famille royale, l'honorable Juge J.-E.-P. Prndergast, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, s'approcha du trône de S. G. Mgr l'Archevêque et lui présenta l'adresse suivante, dont la publication intégrale est le seul éloge qui en soit digne.

MONSEIGNEUR,

Le 18 juin 1871, — il y a par conséquent 40 ans, — dans l'édifice que nous connaissons aujourd'hui comme Petit-Séminaire et qui était alors le Collège de Saint-Boniface, quelques représentants de la famille française de l'Ouest, — Canadiens du vieux Canada, Métis et Français de France, dont la plupart devaient jouer par la suite un rôle si prédominant dans notre vie nationale. — se rencontraient dans la pensée patriotique de célébrer pour la première fois notre fête patronale sur les bords de la Rivière-Rouge; le 24, ils exécutaient ce projet dans une démonstration publique à la fois empreinte de dignité et débordante d'enthousiasme, et quelques mois plus tard, le 8 décembre de la même année, sous la présidence d'honneur de Monseigneur Taché, ce grand apôtre qui aimait si passionnément sa patrie, ils fondaient cette association, que nous retrouvons après ces quarante ans, aussi vaillante qu'au début, fortifiée par le nombre et riche des mêmes promesses d'avenir.

Au reste, en fondant cette société, nos aînés de 1871 ne prétendaient se faire, comme nous aujourd'hui, que les humbles collaborateurs d'une œuvre commencée depuis longtemps. Ils ne prétendaient rien innover. Leur seule ambition était de coopérer à la perpétuation d'une tradition qui, mystérieusement, comme toute tradition qui doit vivre, avait germé au berceau de notre race sur les bords du Saint-Laurent; qui s'y était ensuite confirmée avec le sang des martyrs

puis accrue, exaltée aux clameurs victorieuses de la plus brillante des épopées; qui plus tard, enfin, après les revers définitifs, après les longues et dures épreuves qui suivirent, émergeait du desastre apparent, non seulement encore vivante, mais plus forte, plus persistante, plus robuste que jamais. Cette tradition, c'est celle de la foi de nos pères avec tout ce qu'elle comporte de grandeurs et de consolations, c'est celle de leur doux parler, clair, fluide et sonore. C'est celle de leur idéalisme avec tout ce qu'il y a de généreux et de fécond dans ses inspirations et ses œuvres, mêlé de ce je ne sais quoi de courageusement résigné, mais de toujours fier, de tendrement épris du passé, mais d'aussi sincèrement rallié à l'allégeance nouvelle, dans la conscience vive de ce que nous avons mission d'apporter en propre à l'œuvre commune, et dont l'ensemble constitue vraiment la tradition, la mentalité, l'âme canadienne-française.

En 1871, depuis longtemps déjà, cette tradition s'était implantée ici en permanence; elle y vivait, elle y avait produit des fruits abondants. Sans parler des découvreurs et des premiers missionnaires qui ne pouvaient être que des avant-coureurs à une époque où les conditions existantes rendaient impossible toute action concertée et l'établissement des postes fixes. Monseigneur Provencher, — plus de cinquante ans avant la fondation de notre association, — avait commencé ici une œuvre qui ne devait plus s'interrompre, et qui se fortifiant et se développant, nourrie de toutes les privations et de tous les sacrifices, allait produire ce qu'on peut considérer la première civilisation chrétienne, permanente et bien assise, le premier état de société stable et régulier à l'ouest des Grands Lacs.

On peut dire que le Collège, où notre société fut fondée, était, comme institution, déjà vieux de plus d'un demi-siècle en 1871, puisqu'au printemps de 1819, un an après son arrivée, Monseigneur Provencher y enseignait régulièrement plusieurs heures par jour, non seulement le français, mais encore le latin, et que les progrès furent tels qu'en 1823, écrivant à Monseigneur Plessis, il se plaignait de n'avoir en fait d'auteurs que des Cornélius Nepos et lui demandait des Cicéron, des Salluste et des Quinte Curce. A la même époque, (printemps de 1819), après que ce saint évêque eût célébré la messe pendant un an dans la maison qui lui servait d'habitation et d'école, on voit s'élever la première chapelle, berceau modeste et auguste à la fois de l'Église de Saint-Boniface. Enfin, au mois de juin 1844, avec l'arrivée des Sœurs Grises sur nos bords, nous assistons à l'établissement de nos écoles de filles et le commencement de cette œuvre aujourd'hui si considérable, l'Hôpital de Saint-Boniface. De sorte que dans toute cette vaste étendue embrassant presque la moitié d'un continent, Saint-Boniface a eu le privilège glorieux de voir s'élever la première église, s'ouvrir le premier collège et s'établir le premier hôpital.

Depuis lors, grâce au zèle et au dévouement de Monseigneur Taché, et grâce à votre zèle et à votre dévouement, non moins grands, Monseigneur, ces œuvres essentielles, ainsi que tant d'autres qui s'y rattachent, ont pris des proportions admirables.

La transformation de l'humble chapelle de 1819 en la cathédrale imposante qui est l'orgueil de cette ville n'est que l'image du développement merveilleux de cet archidiocèse où le clergé séculier, les ordres religieux, les établissements d'éducation, les missions, les grandes et florissantes paroisses se sont multipliés de tous côtés.

Le Collège, fondé du temps de Lord Selkirk, maintenant passé sous la direction des RR. PP. Jésuites, est devenu une grande institution qui a toujours su (l'annuaire de l'Université nous l'apprend) tenir fièrement tête à ses émules; et ce foyer d'études et de vertus, ce digne asile des sciences divines et humaines, qui a répondu si parfaitement à tous les besoins pendant son existence de près d'un siècle, nous donne, par son passé, l'assurance qu'en dépit de bien des obstacles, il sera toujours à la hauteur de la tâche formidable qu'il s'imposer.

Enfin, la céleste vertu de compassion, la divine charité qui a fondé l'Hôpital, aujourd'hui une œuvre immense dans sa construction matérielle comme dans son dessein, rayonnant tout autour de ce premier foyer, a multiplié un peu partout sous une forme ou sous une autre, les orphelinats, les crèches, les asiles de vieillards, les miséricordes et les refuges du Bon-Pasteur, où tant de malheureux et de délaissés vont chercher un adoucissement à leurs misères physiques ou morales.

Il n'est pas besoin d'ajouter, Monseigneur, que l'idée patriotique, soutenue par ses œuvres, fortifiée par la foi, appuyée sur les traditions dont j'ai parlé n'a pas périéclité. C'est un devoir que nous devons au passé et que nous devons au présent; que nous devons à nous-mêmes et que nous devons à nos compatriotes d'une autre origine. Canadiens-français, nous nous croirions moins bons citoyens si, nous mutilant nous-mêmes, nous détruisions en nous ce qui nous permettra de contribuer un apport distinct à l'œuvre générale qui demande pour sa perfection que chaque race lui donne ce qu'elle a de personnel et de meilleur. L'exemple nous vient d'ailleurs de haut. Les évêques de la Rivière-Rouge ont tous été de grands patriotes. Comme évêques et comme pasteurs, ils ont été, sans distinctions, sans préférences et avec la même générosité, tout à tous, tout à chacune des ouailles de leur troupeau; mais ils n'ont jamais cru que leur devoir essentiel leur imposât l'obligation d'oublier leur origine, et nous nous plaignons en ce jour à rendre à Votre Grandeur le témoignage qu'il n'est personne dans le cœur de qui nos traditions soient gravées en caractères plus ardents que dans le vôtre, Monseigneur.

Canadiens-français, sujets britanniques de cœur comme de fait,

c'est une double fête que nous célébrons en ce jour qui est aussi celui du couronnement de Sa Majesté Georges V glorieusement régnant; et en choisissant cette année le 22 juin pour la célébration de la Saint-Jean-Baptiste, nous avons voulu marquer que, outre nos adhésions personnelles, nous apportons aussi le concours d'un hommage qui est plus expressément celui de notre nationalité au grand événement qui réjouit aujourd'hui tout l'Empire. Cet hommage ne procède pas seulement du devoir; Dieu sait qu'il part vraiment du fond de nos cœurs. Donnant vous-même l'exemple aux fidèles, Monseigneur, vous avez prescrit que le *Magnificat* et le *Te Deum* fussent chantés comme partie des cérémonies de ce jour et que le *Domine, salvum fac Regem* suive dorénavant l'Offertoire de chaque messe. Et quand, il y a un moment, Votre Grandeur appelait les plus amples bénédictions du Très-Haut sur Sa Majesté le Roi, sur notre Gracieuse Souveraine, la Reine Marie, sur la famille Royale et sur l'Empire dont nous sommes fiers de faire partie, nos voix se sont unies à la vôtre avec ferveur, et nous sommes sûrs que nulle part sur toute l'étendue des possessions britanniques, ne se seront élevés aujourd'hui des chants de réjouissances et de prières qui soient plus spontanés et plus sincères.

La Société Saint-Jean-Baptiste vous présente aussi, Monseigneur, son respectueux et affectueux hommage. Parler comme nous l'avons fait de ce qui s'est accompli en ce pays, c'était parler d'une œuvre qui pour une bien grande part, et peut-être pour la part la plus délicate et la plus difficile, a été la vôtre. Enumérer comme des fondations nationales tout ce qu'a fait l'Eglise ici, c'était reconnaître ce que nous devons à notre clergé et proclamer la nécessité de coopérer avec lui et de mettre nos forces au service de ses œuvres. Personne n'a été plus zélé que vous, Monseigneur. Votre santé en a même été mise à l'épreuve. Nous prions Dieu qu'il rétablisse vos forces, qu'il vous donne du bonheur, qu'il ajoute beaucoup d'années encore à celles que vous avez déjà consacrées avec tant de dévouement à l'extension du règne de Jésus-Christ dans le Nord-Ouest.

LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE SAINT-BONIFACE.

22 JUIN 1911.

Après la lecture de cette adresse, M. Joseph Baril, président de la Société Saint-Jean-Baptiste provinciale, s'avança à son tour et vint offrir à S. G. Mgr l'Archevêque une énergique protestation des Canadiens-français du Manitoba contre les fêtes italiennes qui se célèbrent à Rome cette année et la prier de transmettre au Saint-Père ce précieux document dès qu'il sera recouvert de toutes les signatures canadiennes-françaises de la province. Ce travail considérable se poursuit présentement sous les auspices des diverses sociétés Saint-Jean-Baptiste manitobaines et le président général de la Société pro-

vinciale déclara qu'il espérait pouvoir remettre sous peu ces nombreuses signatures entre les mains du Chef du diocèse. Nous publierons plus tard le texte de cette adresse au Saint-Père.

* * *

La réponse de Mgr l'Archevêque fut comme toujours chaude et vibrante. Nous regrettons de n'en pouvoir donner qu'un bref résumé. — Après les deux superbes pages d'histoire que Mgr le Vicaire-Général et l'honorable Juge, président de la Saint-Jean-Baptiste, nous ont retracées si éloquemment, dit en substance Sa Grandeur, nous devons être remplis d'une légitime fierté et remercier Dieu d'être les fils de la race immortelle qui a produit tant de héros et opéré de tels prodiges de foi et de vaillance. L'histoire est le sol fertile dans lequel notre patriotisme doit enfoncer de plus en plus ses racines, afin d'y puiser la véritable sève qui lui communiquera une vie abondante et le fera s'épanouir en fruits savoureux. Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, a-t-on dit. Cela est vrai pour les peuples qui ont une triste histoire. Il vaudrait mieux qu'ils n'en eussent pas. Mais mille fois plus heureux les peuples, dont l'histoire comme la nôtre, est une épopée écrite en traits ineffaçables d'héroïsme et de grandeur sur tous les points de notre beau Canada et de l'Amérique entière. Le flambeau de la foi et de la civilisation a été apporté à l'Amérique par les fils de la France. *Gesta Dei per Francos*. Ces gestes sont immortels comme l'histoire qui les a burinés.

Je remercie cordialement le digne président de la Société Saint-Jean-Baptiste provinciale et tous ceux qui ont pris part au mouvement de protestations contre l'audace des ennemis de notre foi qui manifestent cette année dans la Ville Éternelle les sentiments de haine dont ils sont animés contre l'Église et son Chef auguste. Cette sympathie au Père commun des fidèles est une démarche qui ne manquera pas de toucher profondément le cœur de notre vénéré et bien-aimé Pie X. Elle sera un baume et une consolation aux douleurs dont son âme est abreuvée. Cette démarche est une nouvelle preuve d'une grande vérité, à savoir que pour être Canadien-français il faut être Catholique et que plus nous serons Catholiques plus nous serons Canadiens-français. Notre foi et notre nationalité sont intimement liées l'une à l'autre et c'est un fait d'expérience que la perte de l'une entraîne celle de l'autre. Qu'on fasse les distinctions théoriques que l'on voudra, l'on n'infirmera pas le fait d'expérience pratique. Voilà pourquoi nous tenons tant à ne pas disjoindre ces deux éléments constitutifs de l'âme canadienne française: la foi et la nationalité, la foi et la langue française, la foi et les traditions et aspirations qui nous sont propres et font de nous un peuple distinct au milieu des nationalités sœurs qui partagent avec nous ce sol du Canada que nous avons découvert, que nous avons conquis sur la barbarie et qui est nôtre à titre de premiers occupants. Nous ne

sommes pas des accapareurs. Nous ne prétendons pas récolter là où nous n'avons pas semé, mais nous travaillons à conserver et au besoin à défendre contre les envahisseurs l'héritage que nous ont légué les héroïques missionnaires français venus des rives du Saint-Laurent. Nous avons une mission providentielle à accomplir dans ces plaines de l'Ouest et le travail bientôt séculaire, que nous y avons fait, prouve surabondamment que nous sommes vraiment ceux que Dieu a choisis et qu'Il a fécondé nos labeurs. Nous sommes les pasteurs légitimes de ces vastes contrées conquises sur la barbarie par des fils de notre race, au prix des plus héroïques sacrifices. Nos œuvres sont là pour attester que nous avons accompli notre tâche et tout ce qu'on pouvait raisonnablement attendre de nous. Nous comprenons les besoins nouveaux qui surgissent et nous nous y adaptons en nous efforçant de nous inspirer des plus pures traditions apostoliques de tous les siècles. Nous ne demandons pas aux diverses populations de langue différente d'apprendre notre langue, mais nous apprenons leurs diverses langues et, dans la mesure du possible, nous leur procurons des prêtres de leur nationalité et de leur rite. C'est ainsi que faisaient les Apôtres. Ils n'auraient jamais converti le monde s'ils ne s'étaient pas faits tout à tous et n'avaient pas parlé à chacun sa propre langue.

Il faut avoir foi dans notre mission. Les hommes s'agitent, mais Dieu les mène. Il sait toujours déjouer à temps les ambitions et les calculs qui ne cadrent pas avec ses desseins éternels. Notre passé est là pour l'attester. Ce n'est pas au moment où les Canadiens-français sont plus nombreux que jamais, où ils se multiplient avec une admirable fécondité, où ils se réveillent, se redressent et s'affirment partout et revendiquent énergiquement leurs droits naturels et constitutionnels qu'il faut désespérer de l'avenir de notre nationalité. Et ici dans l'Ouest rappelons-nous que le triple lien, constitué par l'Église, l'école et les institutions de charité, ne peut se rompre facilement. Tant que nous saurons maintenir ce triple lien et le défendre intrépidement, rien n'est à craindre. Dans l'Ouest l'Église catholique a précédé toutes les autres églises et le collège de Saint-Boniface en est la plus ancienne maison d'éducation. Notre système d'écoles laisse beaucoup à désirer, mais, grâce à notre collège, nous ne sommes pas découragés. Nous restons debout et nous regardons l'avenir sans consternation, car cette institution supérieure nous prépare des soldats et l'arme des défenseurs pour la revendication de nos droits et le maintien des libertés qu'on nous accorde ou que nous prenons. En regardant le collège et en nous appuyant sur lui, nous pouvons dire sans crainte que l'avenir nous appartient. Nous avons le plus grand hôpital de l'Ouest. Les Protestants, avec tout leur or, n'ont encore rien édifié qui l'égale. Voilà ce que notre foi et notre patriotisme ont accompli pour l'Église et la patrie.

Le patriotisme bien compris est une chose sacrée et une grande

force, mais gardons-nous bien de n'être patriotes qu'un jour par année, le jour de la fête nationale. Ce serait désastreux. Soyons patriotes 365 jours par an et que notre patriotisme soit plus pratique et plus intense que jamais. La lutte qu'on nous livre est la plus terrible que nous ayons encore eu à soutenir puisque l'on met en cause la question même de notre existence. Affirmons-nous donc avec plus de vigueur et d'énergie que jamais. Révendiquons fièrement nos droits naturels et acquis. Soyons plus catholiques et plus français que jamais. Ne nous ne laissons pas paralyser par la crainte qu'on nous accuse de manquer de loyauté, car semblable accusation, si on osait la porter, serait immédiatement réduite à néant par le seul fait d'un siècle et demi de fidélité au drapeau britannique. Nous n'avons ni excuse à faire ni explication à donner quand nous affirmons nos droits, quand nous rappelons nos traditions, quand nous formulons nos aspirations comme race distincte et que nous refusons de cesser d'être nous-mêmes. Notre passé proclame notre fidélité inaltérable au drapeau anglais. A deux reprises, en 1774 et en 1812, les Canadiens-français ont conservé le Canada, le plus beau joyau de la couronne britannique, à l'Angleterre et l'ont sauvé des convoitises américaines. En 1870 les Métis français de l'Ouest lui ont rendu le même précieux service et c'est grâce à eux et à la direction de leur clergé que l'Ouest est demeurée terre britannique. Après de tels faits, nous pouvons rester debout le front haut. Nous n'avons à nous incliner devant personne. Ce que notre race a fait dans le passé est le plus sûr garant de ce qu'elle fera dans l'avenir. Aussi est-ce de tout cœur que nous avons chanté ensemble le *Te Deum* et le *Domine salvum fac Regem* en ce jour mémorable où Sa Majesté Georges V ceint la couronne des rois d'Angleterre. Nulle part dans l'empire britannique n'ont retenti des accents plus sincères ni n'ont monté vers le Ciel des prières plus ferventes. Longue vie, bonheur et prospérité aux Souverains qui recueillent l'héritage de Victoria et d'Édouard VII !

Gesta Dei per Francos ! Cette parole est l'affirmation que l'œuvre que nous accomplissons est l'œuvre de Dieu même et qu'elle porte en elle-même des gages de pérennité. Le seul ennemi à redouter, c'est l'ennemi domestique, c'est le découragement des nôtres en face de la lutte. Tant que nous combattons, nous vivons. Gardons le crucifix aux murs de nos écoles, soyons fiers de conserver le costume de nos religieuses et tenons aux livres catholiques et français. Si quelqu'un, homme ou collectivité, politicien ou gouvernement, voulait nous enlever ces choses sacrées, même au nom d'une injuste et odieuse légalité, sachons nous redresser tous et dire fièrement aux auteurs de pareil attentat : *Venez les prendre, si vous en avez le courage !*

Comme catholiques et comme citoyens, nous vivons en harmonie avec nos frères d'autres nationalités et d'autres croyances, nous

ne provoquons personne, mais nous réclamons nos droits. Nous ne voulons pas être des parias dans un pays que nous avons découvert et ouvert à la civilisation. Aimons-le ce pays, intéressons-nous à tout ce qui le constitue, hommes et choses. Elle est juste cette pensée d'un auteur américain affirmant que "les oiseaux d'un pays sont une partie du domaine national."

Nous sommes heureux de tendre une main fraternelle aux frères de foi catholique et de langue française qui nous viennent d'Europe et nous apportent le précieux appoint de leur génie propre. Tous ensemble, marchons en phalange serrée à la défense des traditions et des aspirations qui font la gloire et la force de notre immortelle race française.

* * *

A l'issue de la cérémonie religieuse, on chanta: *O Canada! terre de nos aïeux*, et on reconduisit processionnellement S. G. Mgr l'Archevêque à l'archevêché et l'honorable Juge Prendergast, président, à sa demeure.

Dans l'après midi il y eut un gai et intéressant pique-nique sur le terrain du collège. Plusieurs patriotes, prêtres et laïques, se réunirent pendant ce temps en un congrès improvisé et avisèrent à établir quelque chose qui fût comme un prolongement de la fête nationale et une affirmation pratique de la vitalité de notre élément. On fonda la *Société du Parler français du Manitoba*, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro et qui a si cordialement réjoui les promoteurs et les artisans québécois du premier congrès de la langue française au Canada. La nouvelle société est déjà à l'œuvre avec le plus bel entrain et elle prépare, de concert avec nos amis de Québec, un exposé complet de la situation et de l'état du français dans le Manitoba. Elle sera peut-être appelée aussi à faire un travail semblable pour les autres provinces de l'Ouest si nos compatriotes ne trouvent pas le moyen de s'organiser eux-mêmes: ce qui serait de beaucoup préférable. Nous invitons donc les patriotes des provinces sœurs à y songer sérieusement et à s'organiser, sinon en succursales, du moins en comités d'étude pour la préparation du congrès de l'an prochain. Quelle superbe affirmation de la survivance française dans l'Ouest ne serait pas l'établissement de deux succursales permanentes du *Parler français* dans l'Alberta et la Saskatchewan! L'entreprise est assez belle, ce nous semble, pour tenter l'initiative et le patriotisme de nos compatriotes.

A cette même réunion, tenue pendant que le pique-nique battait son plein, on parla de colonisation, question vitale pour le maintien et l'accroissement de notre prestige. On posa le problème du renforcement de certaines paroisses plus ou moins décimées par l'émigration vers les nouvelles provinces et on se demanda quels moyens pra-

tiques l'on pourrait prendre pour faire connaître à nos compatriotes les terres à vendre dans nos diverses paroisses et leur en faciliter l'acquisition. La Société Saint-Jean-Baptiste provinciale a déjà fait quelque chose dans ce sens. On se dispersa sans avoir rien arrêté sur une question aussi complexe, mais l'avoir posée est certainement méritoire. Espérons qu'on y trouvera une solution pratique et efficace avant longtemps, car elle mérite la plus sérieuse considération et est d'une importance capitale.

Nul doute qu'au congrès de l'an prochain à Québec, on insistera sur cette question de colonisation française, dont la connexité avec le parler français est si patente.

FEU S. G. MGR DENIS O'CONNOR, C. S. B.

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs l'âme de S. G. Mgr Denis O'Connor, décédé le 30 juin dernier. L'illustre défunt était né à Pickering, Ont., le 28 mars 1841. Il fut ordonné prêtre le 8 décembre 1863 et sacré évêque de London le 19 octobre 1890. Il fut promu au siège archiepiscopal de Toronto le 24 janvier 1899 et en prit possession le 3 mai suivant. A sa démission il fut nommé archevêque de Laodicée et S. G. Mgr McEvay, décédé récemment, lui succéda en 1908.

L'archevêque défunt appartenait à la Congrégation des Pères de Saint-Basile. Il avait pris sa retraite chez ses frères en religion et c'est au milieu d'eux qu'il a remis son âme à Dieu, au noviciat de la communauté à Toronto.

Des éloges déposés sur la tombe du prélat défunt, nous nous plaisons à recueillir ceux qui nous rappellent l'homme humble et laborieux, le prêtre savant et pieux, l'évêque zélé et soucieux de la discipline ecclésiastique. Il montra toujours une grande ardeur pour la diffusion de l'enseignement religieux et il tenait à constater lui-même comment les enfants savaient leur catéchisme. Depuis la mort de Mgr McEvay il avait, malgré le pénible état de sa santé, administré deux fois la Confirmation à Toronto.

— Le Dr Clark, gradué d'Oxford, établi depuis quelques années dans l'Ouest et maintenant l'un des députés les plus distingués au Parlement d'Ottawa, a affirmé récemment que le moyen le plus sûr, à ses yeux le moyen nécessaire, de maintenir l'Ouest pays britannique, en l'empêchant de se jeter dans l'annexion américaine, est de maintenir, de multiplier et d'encourager dans nos plaines des groupes d'origine et de langue française, de religion catholique, de véritables Canadiens. Nous dédions ce témoignage à nos amis du *Tablet* de Londres.

S. G. MGR BOURNE ET LE *TABLET*.

A PROPOS D'UN INCIDENT DU CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE MONTREAL.

Nous avons plusieurs fois donné les raisons d'ordre apostolique qui nous empêchent de souscrire à la thèse que préconise le TABLET de Londres concernant le rôle à peu près exclusif qu'il voudrait attribuer à la langue anglaise comme moyen d'annoncer la parole de Dieu aux populations de toute langue et de toute nationalité que l'immigration a amenées dans nos plaines de l'Ouest canadien, y compris à celles qui n'entendent pas un seul mot d'anglais (Cf. THE TABLET, 17 sept. et 31 déc. 1910.) A ces raisons s'en ajoutent d'autres de haute convenance et d'élémentaire discipline catholique. L'article suivant, emprunté à la NOUVELLE-FRANCE de Québec et dû à la plume d'un des plus éminents religieux canadiens-français, met en vive lumière ces diverses raisons en discutant l'attitude du TABLET et celle de son illustre patron, Mgr Bourne, archevêque de Westminster. Nous le reproduisons intégralement. Son franc langage ne nous effarouche pas. Nous estimons le moment venu de parler haut et ferme et de dénoncer la politique qui travaille à déposséder toute une race de ses droits les plus légitimes au profit d'un rêve, dont la réalisation causerait un immense détriment aux véritables intérêts des âmes.

On trouvera qu'il est un peu tard pour revenir sur un incident qui a marqué la séance de clôture du Congrès Eucharistique de Montréal et qui aurait pu en compromettre, ou du moins en gêner le succès, s'il se fut produit dès le début. Tous les journaux sérieux et toutes les revues ont parlé du discours de l'Archevêque de Westminster, puis le silence s'est fait. Pourtant, personne au Canada n'a le droit de l'oublier. Ce discours est tout un programme dont le Congrès ne fut l'occasion, ou mieux le prétexte, et les articles du *Tablet* de Londres, organe de l'Archevêque et des catholiques d'Angleterre, en donneraient au besoin, si l'on pouvait s'y méprendre, le sens et la portée.

Pendant que le prélat anglais prononçait à Montréal ce discours-programme, — qu'un des plus hauts personnages de l'Eglise a appelé "l'inqualifiable discours de Mgr Bourne" — le *Tablet*, de son côté, menait la compagnie dans une série de notes et d'articles depuis le 17 septembre jusqu'à la fin de l'année 1910 et au-delà. D'après lui, son patron aurait fait à Montréal, en prononçant ce discours, un acte de courage et de haute sagesse et rendu à l'Eglise entière un service immense et nécessaire. (1) Cela seul suffirait à donner le vrai sens et

(1) Il faut lire dans la série du *TABLET*, du 17 septembre 1910 jusqu'au 28 février 1911, tout ce qui concerne les affaires du catholicisme au Canada, pour comprendre jusqu'à quel point les catholiques d'Angleterre ignorent les éléments de nos problèmes religieux dont ils ont pourtant la prétention de nous enseigner la meilleure solution. L'immixtion du catholicisme anglais, ou plutôt, de l'anglicanisme catholique dans nos affaires religieuses ne nous a valu que des désagréments et parfois des désastres. Il serait peut-être désirable qu'à Rome une

la vraie portée de l'incident que n'avaient pas prévu les organisateurs du Congrès et qu'ils n'auraient assurément pas mis sur le programme. Impossible de le mettre sur le compte d'une ignorance inévitable et inconsciente du milieu et des circonstances où parlait l'orateur, ou d'une absence plus ou moins complète d'un sens infiniment délicat, particulièrement nécessaire à ceux qui parlent en public. Il faut le mettre sur le compte d'une volonté bien réfléchie et parfaitement entêtée à imposer son idée quand même, dût-elle froisser les plus légitimes délicatesses et oublier les plus élémentaires convenances. Le mot est très dur; il est malheureusement trop vrai pour être retiré.

J'en vois d'ici qui se bouchent les oreilles et je les entends crier au scandale. Comment peut-on parler avec cette liberté et cette franchise du discours d'un évêque? Les prudes qui vont se scandaliser et pousser des cris de putois, parce que je dis tout haut ce que tout le monde pense, non seulement à Montréal et à Québec, mais en France, en Italie, et jusqu'en Angleterre, d'un discours qui n'est pas un acte épiscopal et n'engage nullement la dignité et l'autorité d'un évêque, sont les mêmes hommes qui ne tiennent aucun compte de la dignité et de l'autorité des évêques dans les actes les moins contestables de leur autorité et de leur juridiction. Dieu nous garde à la fois et de cette superstition et de cette irréligion!

Monseigneur de Westminster n'a pas parlé au Congrès de Montréal en vertu de son autorité épiscopale, mais comme un personnage que son éminente dignité et sa haute valeur morale ont fait inviter, de même que bien d'autres personnages ecclésiastiques ou laïques de divers pays, à y prendre la parole pour l'édification commune et la glorification du sacrement auguste de l'unité et de la charité catholique. Il n'a pas parlé de la chaire, ni du trône épiscopal, mais de la tribune d'où se sont fait entendre tous les orateurs du Congrès, laïques et simples prêtres, comme les cardinaux et les évêques.

De ce point de vue nous sommes très libres pour apprécier en tout respect pour les intentions et les personnes, mais en toute indépendance et en toute justice pour les idées et les convenances, la valeur et la portée de chacun de ces discours qui désormais appartiennent à l'histoire. Or la première qualité de l'histoire, même lorsqu'elle s'écrit dans les revues, c'est la sincérité et la vérité. (1)

Dans le discours de l'Arch. de Westminster, il y a deux parties distinctes, l'une que tout le monde attendait du personnage et qui venait bien dans sa bouche après le Congrès de Londres. Qui n'eût applaudi ce

autorité compétente fasse comprendre à ces intriguants de toute robe, qui veulent renseigner et influencer sur nos affaires religieuses, que le plus grand service qu'ils puissent rendre à l'Église romaine et au catholicisme au Canada, c'est d'être tout entiers à leurs propres affaires et de s'occuper uniquement des problèmes religieux du Royaume-Uni, qui suffiraient à leur zèle apostolique.

(1) Ce n'est pas ainsi sans doute que l'entendait la jolie plume qui, au lendemain du Congrès, traçait dans une de nos revues canadiennes des silhouettes agrandies ou rapetissées des orateurs du Congrès. Cf. REVUE CANADIENNE, octobre 1910. LES ORATEURS DU CONGRÈS.

vœu éminemment catholique: que la ligue sainte de prières pour le retour du peuple anglais à la foi de ses pères et au banquet eucharistique s'étende à tout le monde britannique et à tous les peuples de langue anglaise? S'il se fut contenté d'un tel vœu, l'éminent prélat n'eût rencontré sûrement que des sympathies et des adhésions de la part de ses auditeurs. Malheureusement, ce vœu tout apostolique ne semble être venu dans le discours que pour en introduire un autre tout aussi étrange et inopportun que l'autre était naturel et légitime sur les lèvres du métropolitain d'Angleterre. Comment excuser qu'il ait émis le vœu non-seulement qu'il y ait un jour en Canada, dans l'Ouest ou ailleurs, un grand peuple catholique de langue anglaise — ce qui peut être fort désirable pour tous les catholiques, — mais que pour former ce grand peuple catholique on se serve uniquement de la langue anglaise? A qui de choisir la langue dans laquelle se doit prêcher la foi catholique si ce n'est à ceux-là mêmes qui la prêchent aux peuples, non pour se comprendre eux-mêmes, mais pour en être compris? Et quand il a assumé la responsabilité de dicter à ceux qui ont la charge des âmes et de l'avenir de la foi catholique dans ce pays le programme de leur action et les conditions de leur apostolat, pour arriver à faire dans l'Ouest un grand peuple catholique, lui qui n'avait à son avoir aucune mission authentique ni aucune expérience que celle de six mille milles de voyage (1) en dix-neuf jours à travers le pays, faut-il s'étonner de la réserve glaciale et du morne silence qui ont accueilli sa parole? Peut-être même, s'il n'avait su mettre dans sa parole et toute la trame de son discours le jour discret du ciel de son pays, la réserve et la stupeur de la très grande partie de l'auditoire se fussent-elles changées en une explosion de murmures et de désapprobations aussi regrettable que méritée.

Rendons hommage au zèle apostolique d'un prélat qui n'a pas assez de travailler avec ferveur à convertir au catholicisme tout le peuple d'Angleterre dont il a plus ou moins la charge, puisqu'il est le chef de la hiérarchie catholique dans son pays, et qui vient ici dans un congrès convoqué pour pourvoir à de tout autres intérêts, dire à la hiérarchie catholique en Canada ce qu'elle doit faire pour sauvegarder les intérêts de la foi dans son pays, et pour engendrer, s'il plaît à Dieu, un grand peuple catholique dans ces immenses territoires de l'Ouest dont elle connaît mieux que lui, et mieux que qui ce soit au monde, les conditions et les besoins. Mais ce zèle aurait pu faire irruption de façon moins opportune et le malencontreux discours qu'il

(1) Le TABLET s'extasie devant ce tour de zèle et d'activité de son patron et y revient avec complaisance. Qu'eût-il pensé de tous nos missionnaires pionniers de la foi dans l'Ouest qui ont franchi tant de fois ces distances, non en chars palais sous les auspices du Grand Tronc, mais à la raquette, et en portant sur leur dos le bagage indispensable à leur vie et à leur ministère? Ces apôtres ont-ils travaillé sérieusement à l'avenir de l'Eglise puisqu'ils ne parlaient pas uniquement l'anglais, la langue catholique de l'avenir?

a inspiré, plus digne d'un politicien anglais que d'un catholique et d'un évêque, aurait fait tache et tache indélébile sur le Congrès, s'il n'avait eu la bonne fortune de provoquer la profession de foi catholique et nationale d'un orateur laïque qui, ce jour-là, fut tout un peuple, et grâce à Dieu, un peuple catholique avant tout.

On a beaucoup travaillé en certains milieux pour découvrir la genèse vraie du discours de S. G. Mgr Bourne. On s'est livré à cet égard aux suppositions les plus invraisemblables. N'ai-je pas entendu quelqu'un dire sérieusement que ce discours avait été en substance préparé à Londres pour être mis sur les lèvres du Cardinal Légat, et que, sur les remontrances d'un des organisateurs du Congrès, qui en aurait représenté la parfaite inopportunité et la suprême inconvenance, il aurait passé sur les lèvres anglaises de l'Archevêque de Westminster, qui seules pouvaient braver les convenances et froisser les plus légitimes sentiments d'un peuple qui lui donnait l'hospitalité.

D'autres ont voulu l'expliquer par des intrigues de haute diplomatie au fond desquelles on trouve toujours les mêmes meneurs et les mêmes dupes. L'inspirateur premier serait celui qui s'est servi si dextrement et si audacieusement de tous les moyens et de toutes les influences pour faire les affaires de l'impérialisme. Ces influences, avec le désir d'être agréable à la cour d'Angleterre, en reconnaissance de l'abolition de la clause odieuse aux catholiques du serment royal, auraient, dit-on, engagé le Métropolitain d'Angleterre à assumer au Congrès ce rôle étrange qui n'avait pas de place sur le programme.

Toutes ces explications peuvent être vraisemblables: rien ne prouve qu'elles sont vraies. Si des influences ont inspiré le discours de l'Archevêque de Westminster, ce sont celles qui l'ont emporté vers l'Ouest si rapidement qu'il n'a même pas eu le temps de saluer au passage l'Archevêque de Montréal, dont il était pourtant l'invité et qui avait représenté le Canada l'année précédente au Congrès de Londres. Ce sont celles encore qu'il a rencontrées dans l'Ouest et jusques à Montréal. Dans un voyage si rapide et si long il a vu ce qu'on a voulu lui faire voir et forcément il a vu, moins souvent par ses yeux que par ceux de ses guides dont on connaît suffisamment les idées et les procédés. Il y avait du reste été préparé de longue main par ses relations et ses sympathies avec des personnages acquis à toutes les idées de son discours, qui sont celles de tous les futurs conquérants apostoliques de l'Ouest canadien. Même à Montréal la communauté de langue, d'idées et de sympathies ont dû le mettre en intimité plus grande avec ceux qui avaient bien cru escamoter à leur profit le Congrès pour en faire une grande démonstration anglaise — ou plutôt irlandaise. Plusieurs ont cru y avoir sûrement réussi: ils ont fait le Congrès comme ils ont gagné la bataille de Caril-

lon. (1) Cette explication est assurément la plus simple et la plus naturelle si elle n'est pas la plus vraie.

Veut-on l'explication la plus optimiste possible, comme la charité le suggère et le caractère de l'orateur l'autorise ? Peut-être le vénérable prélat n'a-t-il écouté aucune suggestion que celle de son zèle apostolique et de son enthousiasme patriotique, l'un et l'autre élevés au paroxysme par la pensée de l'avenir réservé à cet immense pays que son âme d'apôtre voudrait tout entier pour l'Eglise, et son cœur d'Anglais tout entier à l'Angleterre. Dès lors, n'est-il pas naturel que, l'âme obsédée par ce beau rêve d'un grand peuple anglais et catholique dans l'Ouest canadien qui concilierait et préparerait au catholicisme tous les peuples de langue anglaise, il n'ait rien vu de mieux que de suggérer au Congrès le moyen le plus sûr et le plus efficace pour lui de le réaliser ?

Ce beau rêve nous ne reprocherons pas au vénérable prélat de l'avoir nourri, ni de chercher à le réaliser. Assurément, s'il suffisait aux Canadiens-français d'abandonner leur langue dans l'Ouest pour le remplir de millions de catholiques, fussent-ils de langue anglaise, ils ne reculeraient pas devant le sacrifice, ou du moins laisseraient-ils le champ libre aux innombrables apôtres qui viendraient sans doute bientôt d'Irlande, d'Angleterre et des Etats-Unis pour transformer miraculeusement en catholiques fervents tous ces colons de toute langue, de toute religion et de toute irréligion, qu'une politique imprévoyante ou sectaire attire de tous pays dans les prairies du Nord-Ouest. Sincèrement, je prie Dieu qu'il fasse de l'Ouest un grand pays catholique, dût-il être un pays catholique de langue anglaise. Plus ardemment encore, je souhaite que le triomphe du catholicisme dans l'Ouest soit le signal du retour des peuples de langue anglaise au giron de l'Eglise. Mais hélas ! je ne crois ni à l'un ni à l'autre de ces triomphes, au moins sans un miracle et sans une multitude de miracles que rien ne présage. Jusqu'à ce que Dieu ait révélé au *Catholic Register* ou au *Tablet* qu'il a résolu de faire ce miracle et de le faire par la *Church Extension* ou par l'anglicisation hâtive et forcée des immigrants, nous ne voyons pas l'à propos de demander, comme seule condition de sa réalisation, l'adoption de la seule langue anglaise pour le ministère de la foi catholique dans l'Ouest. Nous en parlerons plus tard. La proposition fût-elle sérieuse et sensée, ce n'était ni le temps ni le lieu de la faire et personne n'y était moins autorisé que celui qui l'a faite.

Un congrès eucharistique n'est pas un concile. Il a un but bien déterminé, et toujours un programme bien défini, duquel aucun des invités ne doit s'écarter. Le Légat du Pape qui le préside n'a pas

(1) On connaît l'histoire du compte-rendu anglais du Congrès de Montréal dont il est inutile de parler longuement.

mission d'entendre toutes les suggestions qui peuvent être faites pour le bien d'une partie de l'Eglise ou pour l'Eglise universelle, et personne n'a mission ni autorité pour y traiter des questions qui relèvent uniquement des conciles particuliers ou œcuméniques.

Quel est le mode d'apostolat qu'il convient d'adopter pour fonder les peuples de l'Ouest canadien en un grand peuple catholique ? C'est une question dont la solution importe sans doute beaucoup au Canada et peut-être à toute l'Eglise, mais qui relève de ceux uniquement qui ont charge d'âmes en ce pays, et de leur chef naturel, le Pontife romain. Et cette question ne se peut traiter régulièrement et convenablement que dans une réunion d'évêques, compétents pour la discuter. Dans un congrès eucharistique, composé de prélats de toute langue et de toute nation, sans aucune juridiction dans l'espèce, de simples prêtres et de laïques, cette question était sûrement hors d'ordre et de toute convenance, d'autant que le Premier Concile Plénier, réuni à Québec moins d'un an avant le Congrès Eucharistique, avait pu et dû délibérer longuement sur ce sujet et soumettre au Saint-Siège ses vues et son plan d'action. Si les lumières de l'éminent Archevêque de Westminster eussent semblé nécessaires aux Pères du Concile pour connaître le problème et travailler pratiquement à le résoudre, nul doute qu'ils ne les eussent eux-mêmes sollicitées. Il eût été de convenance élémentaire qu'un évêque étranger ne soulevât pas en public une telle question et n'y proposât pas la seule réponse qui lui semble possible, avant que la publication du Concile ait fait connaître ce qu'en ont pu penser les évêques et ce qu'ils croient, avec l'approbation de la seule autorité supérieure, opportun de faire ou de ne pas faire.

Qu'auraient dit ou du moins pensé les évêques d'Angleterre si au congrès de Londres un archevêque canadien, celui de Montréal ou de Québec, après un tour d'Angleterre de huit ou quinze jours, se fût permis de dire au Congrès le seul moyen possible et pratique selon lui de catholiciser la mentalité de l'Angleterre et de mettre sa puissante influence au service de l'Eglise dans le monde entier ? L'Archevêque de Westminster est aussi étranger et incompetent à Montréal et à Saint-Boniface qu'un Archevêque de Montréal le serait à Westminster. Eglise pour Eglise, celle du Canada est aussi vénérable que celle d'Angleterre, et son épiscopat a droit aux mêmes égards et au même respect.

Je n'aurais pas insisté sur l'inconvenance parfaite du discours de Mgr Bourne si le *Tablet* — qui a bien le droit de prôner les idées de son vénérable patron — n'avait eu l'audace de prétendre que seul il a su envisager le problème de l'avenir catholique de l'Ouest canadien, que seul il a su le poser, qu'il a de ce chef mérité la reconnaissance

des catholiques du monde entier (1) et qu'il a fait en le posant au Congrès un acte aussi opportun que courageux.

Nous verrons dans une autre causerie si le problème du catholicisme dans l'Ouest canadien a été posé pour la première fois, et bien posé, par le vénérable Archevêque de Westminster, et si la solution qui lui semble la seule désirable est humainement réalisable et désirable pour ceux qui ne sont pas anglais avant d'être catholiques. Pour aujourd'hui, en rendant hommage au zèle et au patriotisme qui l'ont uniquement inspiré, nous croyons avoir suffisamment dit — ce que personne ne contestera ni au Canada ni à Rome — qu'il a eu jusqu'à l'héroïsme le courage de l'inopportunité.

RAPHAEL GERVAIS.

(1) Cf. TABLET; 1er octobre 1910.

ROMANS IMMORAUX ET D'AVENTURES.

“Ce qui, dans ce siècle, a perverti le plus de cœurs et perdu le plus d'imaginations, ce qui a enfanté le plus de misères, le plus de vices, le plus de crimes, ce qui arrivera devant le trône de Dieu avec le plus lourd cortège de malédictions, ce sont les romans.” — L'abbé Bethléem, *Romans à lire et Romans à proscrire*, p. 131. — Nous recommandons fortement l'ouvrage cité aux directeurs de conscience, aux libraires catholiques, aux parents et à tous ceux qui redoutent le poison des mauvaises lectures ou qui veulent se renseigner sur les bonnes. Ce livre, d'un prix modique, est en vente dans toutes les librairies.

Nous soumettons à la réflexion de ceux qui se délectent dans la lecture de Nick Carter et autres romans d'aventures, et surtout à ceux qui les mettent entre les mains de leurs enfants, les remarques suivantes du R. P. Hervelin, de l'Oratoire, prédicateur de la station quadragesimale à Notre-Dame de Montréal l'hiver dernier. “Il y a aussi le roman d'aventures, le roman des Peaux-Rouges jadis, aujourd'hui des bandits et des policiers... les Sherlock Holmes, les Nick Carter, les Buffalo Bill, les Arsène Lupin, les Cartouche... et qui a grande et funeste vogue, détraquant les jeunes imaginations, éveillant l'ingéniosité et l'audace des enfants vicieux, leur suggestionnant le vol ou l'assassinat... Nous en avons eu un retentissant exemple l'avant dernière année dans le canton de Fribourg. Deux enfants de seize ans, originaires de ce petit canton suisse et grands liseurs de ces sortes de compositions, ont un jour, pour imiter leurs héros, massacré cinq personnes dans une ferme de France où ils étaient gagés comme bergers...”

Pourquoi ne pas se procurer le *Mois littéraire et pittoresque*, magazine littéraire de premier ordre et artistement illustré, publié par la *Maison de la Bonne Presse*, 5, rue Bayard, Paris, au lieu de la revue neutre, mondaine et dangereuse: *Je sais tout?* La première publication vaut beaucoup mieux que la seconde, est plus attrayante et ne coûte

pas plus cher. Sachons aussi nous défier des petits journaux des boulevardiers parisiens et du journal neutre et libre-penseur: *Le Courrier des Etats-Unis*, qu'on trouve jusque dans notre bonne ville de Saint-Boniface.

MOUVEMENT ECCLESIASTIQUE.

Le R. P. S. Dydyk, de Winnipeg, provincial des Basiliens du rite ruthène au Canada, a été nommé censeur du journal catholique ruthène.

— M. l'abbé L. Bazin dessert la paroisse de Saint-Malo pendant un voyage de M. l'abbé A. Noret, curé, en Europe.

— M. l'abbé Léon Rivard a été nommé vicaire à Sainte-Anne des Chênes.

— M. l'abbé J. Vorst réside à Kaposvar avec M. l'abbé J. Pirot.

— Le R. P. J.-M. Kasper, o. m. i., dessert Melville *pro temp.* et le R. P. E. Heiss, o. m. i., le remplace à Grayson.

— Le R. P. P. Bour, o. m. i., est nommé à Régina et le R. P. L. Hermandung, o. m. i., le remplace à la rédaction du journal allemand.

— Le R. P. J. Riedinger, o. m. i., est nommé à Grayson.

— M. l'abbé J. Reindl est nommé missionnaire de Quinton et de Raymore.

— M. l'abbé Louis Messier, vicaire à la cathédrale, est nommé chapelain de l'*Union Métisse* de Saint-Vital.

— Le R. P. Camille Grybola ira demeurer à Gimli avec le R. P. Titus Wojnowski.

DING ! DANG ! DONG !

— On a célébré le 5 juillet le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du couvent de Saint-Pierre, dirigé par les Rdes Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie. Un témoin de la fête a bien voulu nous promettre un compte-rendu de cette célébration pour le prochain numéro,

— L'*Union Métisse* de Saint-Vital a célébré sa fête annuelle avec beaucoup d'entrain et d'enthousiasme le 11 juillet. Il y eut messe, discours patriotiques et amusements variés.

R. I. P.

Rde Sœur Marie-Salomé Cloutier, des Sœurs Grises de Montréal, décédée le 11 juillet à l'Hôpital de Saint-Boniface, à l'âge de 75 ans.

— Rde Sœur Marie de Sainte-Rita Laporte, des Religieuses du Bon-Pasteur, décédée à Montréal.

— M. A. Hébert, de la maison Hudon, Hébert et Cie, de Montréal, décédé en Suisse au cours d'un voyage en Europe.